

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Gabrielle et Marie

Monique Giroux

Volume 24, Number 2, Fall 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/11754ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Giroux, M. (2001). Gabrielle et Marie. *Lurelu*, 24(2), 89–91.



Gabrielle et Marie

Monique Giroux

Mère de trois adultes dans la vingtaine, Monique Giroux a œuvré durant treize ans dans le domaine communautaire. Autodidacte en écriture, cette auteure de la région des Bois-Francs a remporté les premiers prix ou des mentions d'honneur dans une demi-douzaine de concours littéraires locaux ou régionaux entre 1989 et 1999. Elle a écrit jusqu'ici pour un auditoire adulte; «Gabrielle et Marie» est son premier texte adressé aux jeunes mais, espère-t-elle, certes pas son dernier.

Ça faisait bien trois fois que Gabrielle appuyait sur le bouton quand le mécanisme se mit enfin en marche. Elle entendit le bruit sec des portes se renfermant à l'étage supérieur puis le sifflement s'intensifia au fur et à mesure que la cabine descendait vers elle. La porte coulissante s'ouvrit sur un monsieur au style suranné en fauteuil roulant. Malgré le fait que le fauteuil fût motorisé, il prit un temps incroyable à sortir de l'ascenseur. Gabrielle se demanda s'il craignait avoir une contravention pour excès de vitesse.

Elle entra dans l'ascenseur en se traînant les pieds. À quoi bon se presser, tout dans cette résidence de vieux fonctionnait au ralenti.

Elle était là à son corps défendant. Elle avait attaqué tant qu'elle avait eu des munitions.

— Tu ne peux pas m'obliger à prendre soin d'elle! Tu n'as qu'à envoyer Damien, lui c'est sa vraie ancêtre!

Hélène, sa mère, était blindée.

— Damien est trop petit. Charles est à l'extérieur pour un contrat important. J'ai un examen de session pour demain. Tu n'as pas à en prendre soin, tout au plus à lui tenir compagnie. Ce n'est pas une corvée, Marie est une vieille dame charmante.

— C'est pas parce que mon vrai père ne s'occupe pas de moi que je suis obligée de garder la grand-mère de mon faux père. C'est toi qui t'es remariée, tu n'as pas à me mettre ta belle-famille sur le dos.

— Nous ne sommes responsables, ni toi ni moi, de la décision de ton père de couper les ponts. C'est la première et probablement la dernière fois qu'on te demande ce service. Ta cousine Élodie a bien aimé lui tenir compagnie la semaine dernière.

— Elle, c'est pas pareil, c'est une vieille de dix-huit ans et puis c'est une têteuse! En plus, c'est même pas ma vraie cousine.

— Tu fais partie de cette famille depuis tellement longtemps que personne ne se souvient que tu n'as pas toujours été là. Tout le monde sauf toi, quand ça t'arrange, évidemment...

Puis elle avait asséné le coup de grâce.

— La discussion est close. Si tu n'y vas pas, fini l'argent de poche et tu marcheras pour te rendre en ville pour un bon bout de temps.

— Des fois, je pense que je suis de trop pour toi aussi!

Hélène avait soulevé les épaules et regardé le plafond d'un air excédé. Vaincue, Gabrielle s'était retrouvée à la résidence «Les Beaux Jours de Mamie». Hélène, qui revenait de se garer, entra avec elle dans l'ascenseur.

— Pas besoin de me suivre pour m'espionner. J'ai dit que j'y allais et j'y vais.

— Je vais saluer Marie. Tu pourrais sourire, ce n'est quand même pas la prison!

— Demandes-en pas trop.

Hélène embrassa Marie et s'éclipsa, laissant Gabrielle en otage.

— Bonjour Gabrielle.

— S'lut!

— Je sais que tu ne voulais pas venir. J'espère que l'après-midi ne sera pas trop pénible pour toi. Je suis très contente de te voir.

Gabrielle sentit monter ses gardes. Ratoureuse comme pas une, Marie n'avait aucune difficulté à arriver à ses fins sans que les gens s'en aperçoivent. Elle, elle ne tomberait pas dans le piège.

— Pas de problème, tu peux aller faire une sieste. Pendant ce temps, je ferai mon travail d'histoire.

— Si je fais une sieste, je ne dors pas la nuit. Quel est le sujet de ton devoir?

— La grippe espagnole.

— Je l'ai eue en octobre 1918. J'avais quatre ans.

— Wow, j'ai besoin de remonter mes notes. Si tu veux m'en parler, je serai la seule de la classe à citer le témoignage d'une survivante! J'ai les chiffres : entre vingt et quarante millions de victimes dans le monde, huit mille au Québec, trois mille à Montréal et cent dans Victoriaville-Arthabaska. La région de Victoriaville fut la porte d'entrée de la maladie au Canada et la plus touchée par la mortalité par personne. Je vais avoir au moins quatre-vingt-dix pour cent!

Ravie de l'intérêt de Gabrielle, Marie se leva péniblement et, appuyée sur sa marchette, retira de son buffet le plus ancien de ses nombreux albums de photos. Gabrielle vint à sa rescousse.

— Laisse. Je vais l'apporter sur la petite table.

Chacune des photos était soigneusement retenue à la page de papier feutre noir par une espèce de coin de carton noir lui aussi. Gabrielle se trouvait ridicule face aux émotions qu'elle ressentait en regardant ces vieilles photos brunies. Tant de vies disparues en laissant si peu de traces de leur passage... Pourquoi vivre? Pourquoi mourir? Où sont-ils? Est-ce qu'il reste quelque chose en moi de mes ancêtres? Marie la tira de ses réflexions existentielles.

— Regarde, cette photo date de 1916. On y voit mon père, ma mère, mon frère Léo-Paul à six ans et ma sœur Julie à huit ans. Mon père est mort à trente-six ans et ma sœur à dix ans durant cette terrible épidémie.

— Ils sont beaux. Tu ne leur ressembles pas.

Gabrielle sentit le rouge envahir ses joues avant qu'elle ne termine sa phrase.

— Euh... je veux dire toi aussi tu étais... tu es belle, mais tu ne leur ressembles pas à cause de tes cheveux. On m'a dit que tu étais rousse. Eux, ils ont l'air blonds. Pourquoi tu n'es pas sur cette photo?

— C'est que mon histoire n'est pas ordinaire. Ça t'intéresse?

— Mets-en que ça m'intéresse. J'adore les histoires qui sortent de l'ordinaire.

— L'automne 1918 avait commencé tôt par de la brume et des pluies fréquentes. Les récoltes étaient maigres et très endommagées par la pourriture. L'épidémie a été constatée à la mi-septembre. Les gens se sont mis à tomber comme des mouches. Ils étaient en santé puis subitement malades une journée ou deux avant de mourir ou de guérir. On avait peur de la contagion. On a fermé les églises, les écoles et défendu tous les rassemblements. Il y avait tellement de morts que le curé les bénissait du perron de l'église et on allait les enterrer tout de suite. On a même raconté que certains avaient peut-être été enterrés vivants. Ils ont manqué de cercueils parce que trop d'ouvriers n'étaient pas en état de travailler. De toute façon, ils n'auraient pas fourni à la demande. Chez nous, c'est mon père qui a été malade le premier. Il semblait sorti d'affaire quand ma sœur Julie a été atteinte à son tour. Elle est morte en quelques heures. Le chagrin a emporté mon père déjà très affaibli par la maladie. Maman et Léo-Paul l'ont aussi eue mais ils ont survécu.

— En 1918, tu étais âgée de quatre ans, donc tu avais deux ans au moment où fut prise cette photo en 1916. Pourquoi tu n'es pas dessus?

— Sans un événement déterminant, je n'aurais peut-être jamais su pourquoi cette photo avait été prise sans moi.

Gabrielle aperçut les vingt ans de Marie dans son regard.

— Mon frère emmenait souvent des compagnons de collège à la maison. C'est comme ça que j'ai connu Jacques.

Le récit de Marie prenait décidément une tournure passionnante.

— Les garçons, ça, ça m'intéresse, même ceux de l'ancien temps.

— Nous sommes tombés en amour immédiatement. Il était grand, bien bâti, avait un sourire et des yeux magnifiques.

— C'est cool!

— Jacques avait terminé ses études au collège Commercial. Son avenir était assuré puisqu'il prenait en charge la plus grosse manufacture de hardes de Victoriaville, fondée par son père. Les hardes sont des vêtements de travail. Il me fit la grande demande le samedi soir. Les deux familles devaient se rencontrer le lendemain pour organiser les préparatifs. Comme convenu, après la grand-messe, Jacques arriva avec ses parents. Ils avaient tous l'air lugubre. Jacques était blanc comme un drap. Je trouvais qu'ils mettaient beaucoup d'importance pour un mariage qu'on voulait bien ordinaire.

— Vous en faisiez des chichis dans ce temps-là!

— Son père avait l'air imposant des hommes habitués à ce qu'on leur obéisse. Sa femme, toute menue, ne cessait de pleurnicher.

— Un Gino avec une constipée.

Marie prit quelques secondes pour décoder le sens du langage de Gabrielle.

— C'est tout à fait ça. Son père parlait de moi à la troisième personne, comme si je n'étais pas là. J'écoutais ce qu'il racontait avec beaucoup d'attention mais c'était comme s'il parlait une autre langue. Il disait qu'il était exclu que son fils unique épouse une

étrangère sortie in extremis de la misère et possédant le mauvais œil. Il refusait de prendre le risque d'avoir des petits-enfants tarés ou maladifs.

Gabrielle ne put réprimer sa colère.

— Il délirait, le bonhomme. S'il était contre votre mariage, il n'avait qu'à le dire au lieu d'inventer cette histoire pas d'allure. J'espère que Jacques et ta mère l'ont remis sur ses rails!

— Maman s'est mise à pleurer bruyamment. Jacques, toujours aussi livide, fuyait mon regard et gardait le silence. Je ne me rappelle plus les avoir vus partir. J'étais pétrifiée. Je me disais que c'était un cauchemar, que j'allais me réveiller.

— Moi non plus je ne comprends pas. C'était quoi l'affaire du mauvais œil?

— Quand son mari et sa petite fille sont morts, maman savait qu'elle devait réagir pour ne pas sombrer dans la dépression. Comme elle avait eu la maladie, elle en avait déduit qu'elle était immunisée. Elle alla donc par les rangs de campagne vérifier les besoins des familles barricadées par la quarantaine. Elle leur apportait des médicaments, de la nourriture et des vêtements. Elle s'occupait aussi d'informer les autorités des morts qu'on devait aller chercher et enterrer au plus vite pour éviter d'aggraver la contagion. C'est ainsi qu'elle visita la famille Mc'Neil qu'on soupçonnait d'être à l'origine de l'épidémie.

— Pourquoi eux?

— Ils étaient comme bien d'autres : misérables, ignorants, vulnérables, isolés et surtout... étrangers. Canaliser sa rancune sur un bouc émissaire, ça apaise la souffrance. C'est inacceptable et injustifiable mais ça se comprend.

— C'est bien triste. Cette famille a-t-elle de l'importance dans ton histoire?

— Plutôt, c'était ma famille d'origine.

Gabrielle agrandit les yeux de surprise.

— Ça alors, je ne savais pas que tu étais une enfant adoptée!

— Ça aurait changé quelque chose pour toi de le savoir?

— Bien sûr que non! Allez, raconte-moi tout ce que tu sais.

— Dans cette maison, maman a trouvé trois morts. Je pleurais au milieu des cadavres. J'étais chauve, couverte de crasse, de croûtes, de gales et de vermine. Elle vit que je n'en avais plus pour longtemps à vivre. Au mépris de toute prudence, elle m'a enveloppée dans sa cape et amenée chez elle. Elle m'a dit qu'elle a vite oublié qu'elle ne m'avait pas mise au monde. Je la crois, empêcher la mort c'est aussi donner la vie. Je n'ai jamais ressenti que j'étais la remplaçante de Julie. J'avais ma place bien à moi autant pour maman que pour Léo-Paul.



— Elle était cool ta mère, et Léo-Paul, c'était pas un twit!

— Je me sentais si coupable. J'avais tout oublié d'une autre mère, d'une autre famille. Mon souvenir le plus lointain était l'odeur de maman, celle qui m'a adoptée. Elle dégageait un parfum aussi doux que ses gestes et sa voix.

— J'avais trois ans quand mon père est parti. Il m'arrive d'avoir des flash-back de ce temps-là. Pas toi?

— Un jour maman a prononcé mon prénom d'origine. Ça m'a fait revivre une scène de mon passé avec une précision hallucinante. Ça ne s'est jamais reproduit.

— C'est quoi ce prénom?

— Godelive.

Gabrielle éclata d'un rire sonore en écho à celui de Marie.

— De quoi t'es-tu souvenue?

— J'étais couchée à même le sol sur une paillasse répugnante.

À côté de moi des gens se tordaient en criant et en gémissant. Une femme, ma mère peut-être, prit une tasse ébréchée pour la plonger dans une énorme marmite sur le poêle à bois. Elle voulut me faire boire. J'ai refusé, il y avait des mouches noyées dans la tasse. Elle m'a giflée de toutes ses forces. J'ai senti une chaleur moite et sombre m'écraser. Il n'y avait plus rien à part la souffrance, la punteur et la peur.

Gabrielle sentit ses yeux picoter. Jamais elle ne l'avouerait ouvertement, mais Hélène avait bien fait de l'obliger à venir visiter Marie.

— Je me demande encore aujourd'hui comment j'ai pu tout oublier pendant tant d'années. Une psychologue pense que j'ai développé une grande culpabilité due au fait que l'amélioration de mon sort était lié à la mort de ma famille. Mon cerveau aurait alors choisi

de rayer cette période de ma mémoire pour éviter de souffrir. C'est évidemment une théorie, on ne saura jamais avec certitude.

Gabrielle comprit Marie comme elle ne pensait jamais qu'une fille de treize ans puisse en comprendre une autre de quatre-vingt-cinq ans.

— Tu sais Marie, plus le temps passe, plus j'oublie à quoi ressemble mon premier père. C'est peut-être pour ça que j'ai tant de misère à accepter Charles. Toi, tu te souviens du visage de Jacques?

— Je l'ai revu régulièrement jusqu'à son décès il y a une dizaine d'années. Il n'a pas eu une vie facile. Son seul enfant, une petite fille, est décédé en bas âge de la fièvre typhoïde. Sa femme ne s'en est jamais remise. L'usine de hardes a fait faillite et il a gagné sa vie en travaillant pour les autres.

— Bien fait pour lui!

— Pendant longtemps, j'ai laissé la rancune tenir le rôle principal de ma vie. Je me contentais de faire de la figuration. Un jour, j'en ai eu assez de réagir, j'ai décidé d'agir. J'avais un bon mari que j'aimais sincèrement et qui a cru en moi assez pour m'épouser en sachant la vérité. Je me suis enfin donné la permission d'apprécier ce que j'avais. Jacques, en me faisant mal, m'avait permis de grandir.

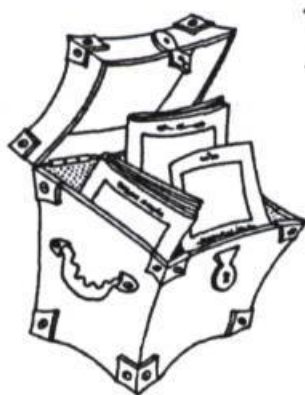
Gabrielle sut qu'elle ne verrait plus sa vie et les gens qui en faisaient partie de la même manière. Sa main lisse, sur celle ridée de Marie, n'était plus la main d'une enfant ni encore celle d'une femme.

— Marie, tu veux bien m'adopter?

Marie la serra dans ses bras.

— Il y a longtemps que c'est fait, ma petite-petite-fille!

(lu)



La Boîte à livres

Animation en littérature jeunesse

- Pour les enfants de 4 à 12 ans
- Formation pour adultes

Murielle Larochelle

Tél.: (514) 723-0247 - Télécopieur: (514) 727-4483

Des contes, des légendes,
des voyages autour du monde!
Des peurs, des sourires,
des éclats de rire!

Pour communiquer
le goût de la lecture et
stimuler l'imagination!